

Le parasite parolier¹

Par le croisement de leurs appels successifs, Florence Chevrant, Nicole Martin, Gisèle Sabatier, Vincent Bourseul, ont ouvert un passage au public des questions et travaux de notre cartel.

Que leur dire dans l'après-coup ? Dans cette position complexe de faire appel, sans savoir où résonne cet appel, la fonction des « secrétaires aux cartels et autres collectifs de travail » ne provoque-t-elle pas à leur insu, un « tomber juste » à un certain moment dans le creuset d'un cartel ? Cet appel vient faire réveil et scansion, il interpelle ses membres. La nécessité de faire pause pour répondre à ce tiers, instance d'école, nous a amenés à retracer le trajet de notre cartel depuis sa formation.

Progressivement, « la pratique de bavardage² » dévoile pour chacun, chacune, un petit bout de savoir à faire savoir. Danielle Hébrard en précise les effets pour elle. L'effet d'appel résonne, la dimension de la surprise ouvre une brèche, l'offre d'école est là. « [...] l'enjeu d'école que représente le cartel est d'être le creuset dans lequel, à la faveur d'un transfert de travail, un savoir peut se former : un savoir propre à chacun, issu du travail de l'inconscient, des formations de l'inconscient³. »

Je pose l'hypothèse que pour Lacan la contingence de la rencontre clinique avec un patient dans l'exercice de sa « présentation de malades » à Sainte Anne vient faire **troisième dimension**, nouage entre sa pratique et son séminaire.

À partir de *la rencontre* de Lacan avec un jeune homme en 1976, je vais tenter de ne pas reculer devant la psychose. « La paranoïa, je veux dire la

¹ Intervention à Marseille, le 19 juin 2011, dans le cadre de la *Présentation de travaux d'un cartel* organisée par le secrétariat aux cartels et autres collectifs de travail de l'EPSF ; cartel composé de Anne-Marie Braud, Cécile Drouet, Jean François (Plus-un), Danielle Hébrard, Brigitte Lemérier.

² Cette expression fait écho à l'article de François Balmès, « Quelle recherche pour une pratique de bavardage ? », *La psychanalyse : chercher, inventer, réinventer*, Scripta exercices, Érès, 2004, p. 51.

³ Florence Chevrant, « Introduction à la demi-journée des cartels du 12 décembre 2010 à Nîmes », *Carnets de l'EPSF*, n° 79, 2011, p.106.

psychose, est pour Freud absolument fondamentale. La psychose, c'est ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas⁴.»

Nous avancerons avec le texte de la transcription de cette présentation à l'hôpital Henri Rousselle. Il s'agit du dialogue entre M. G.L. et Lacan qui a eu lieu le 13 février 1976. Lacan fait référence à cette rencontre quatre jours après, à la séance de son séminaire *Le sinthome*, le 17 février 1976.

Preliminaires

En lien avec ce que vient de dire Jean François à propos du « symptôme comme mode de jouir de l'inconscient particulier à chaque sujet », nous avons à faire ici au symptôme pris dans le discours analytique ; ce point repère, différencie clairement cette approche des présentations de celle qui relève du discours universitaire.

Une présentation de malade au temps de la psychanalyse ne saurait plus être la même qu'au temps précédent. « Un sujet est psychanalyste pour autant qu'il entre dans le jeu signifiant, il n'est pas savant, rempardé derrière des catégories au milieu desquelles il essaie de se débrouiller pour faire des tiroirs dans lesquels il aurait à ranger les symptômes qu'il enregistre de son patient⁵. » Le symptôme est à définir comme quelque chose qui se signale, en effet il y a pour le sujet du signalement dans le symptôme. «... il y a quelque chose à savoir que je ne sais pas⁶. » Les présentations de Lacan se caractérisent par le fait que c'est au titre de psychanalyste qu'il est invité par Daumézon, c'est de cette position qu'il opère. Celui qui reçoit le symptôme autrement qu'en tant que signe est engagé à plein dans le dialogue qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou non. Il est partie prenante de ce qui va apparaître, il supporte une part du statut du symptôme ; selon la façon dont ils sont reçus, les symptômes prennent des tournures différentes. Lacan reprend cette question très précisément à propos de la présentation :

Si le clinicien qui présente ne sait pas qu'une *moitié du symptôme* [...] c'est lui qui a la charge, qu'il n'y a pas de présentation du malade, mais présentation du *dialogue de deux personnes* et que, sans cette seconde personne, il n'y aurait pas de symptôme achevé, celui qui ne part pas de là est condamné comme c'est le cas pour la plupart à laisser la clinique psychiatrique stagner dans les voies d'où la doctrine freudienne devrait l'avoir sortie⁷.

La formulation dialogue de deux personnes n'est pas pertinente pour qualifier la situation analytique des partenaires analysant et analyste. Nous

⁴ J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar* n° 9, avril 1977, p. 12.

⁵ J. Lacan, « *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* », séminaire inédit, séance du 5 mai 1965.

⁶ *Ibidem*, séance du 5 mai 1965.

⁷ *Ibidem*, séance du 5 mai 1965.

retenons néanmoins le caractère adressé du symptôme, caractère qui concerne très directement le dispositif de la présentation.

Ce caractère prend en compte la dimension du public choisi, public dans le coup de la psychanalyse avec Lacan. Cette fonction analytiquement opérante du public dans le dispositif de la présentation a partie liée avec sa composition, son mode de présence. Pour Lacan, le relief de la présentation tient à la mise en jeu de trois termes : « Moi qui interroge d'une certaine façon, le patient dans la façon dont il répond, ce qui fait l'intérêt de la présentation et le témoignage du tiers. » À propos du témoignage du tiers, reconnaissant les limitations, les difficultés liées à une certaine ampleur de l'assistance, il prête une attention toute particulière à ce qu'il nomme « le noyau⁸ ». « Le noyau consiste en ceci : je reçois très régulièrement les commentaires, ce qu'ils ont entendu... des gens qui, appelons-les comme ça pour bien les épingler comme tels, ont été analysés par moi. À divers titres, je conserve avec eux des relations parce qu'ils font partie par exemple de l'École freudienne de Paris ou qu'ils viennent me voir pour le travail en commun⁹. » Certains traits peuvent ainsi être relevés dans ce qu'ils *représentent* ensuite à Lacan comme addition, quelquefois critique aussi. « Ce personnage tiers, qui écoute justement dans la mesure où lui apparaît plus spécifiquement ce qui est lié à la personne qui interroge par le fait de cette expérience de l'analyse, pourrait être l'occasion d'un type de recueil... qui rentre dans le cas de ce que je définirais comme des symptômes¹⁰. »

Celui qui s'engage à occuper cette place de tiers, par sa présence sur cette scène, se laisse saisir, surprendre dans *les effets de ce dialogue à deux*, à partir du point qui le concerne aussi dans son propre rapport au symptôme énoncé, aux signifiants qui parcourent ce dire. Être là, demande de l'étonnement, un étonnement qui autorise la rencontre : comment ne pas être frappé par ce qui peut marquer la destinée d'un sujet ? L'angoisse, les affects sont présents, il arrive que cela s'éprouve dans le corps, que ce dire y résonne. Impossible d'arriver à l'insupportable du symptôme à partir de l'extérieur, la prise en compte de l'obscur, de l'inconnu, du Réel, nécessite une position d'entière soumission aux positions proprement subjectives du malade. C'est seulement ainsi que l'on peut, peut-être, avoir accès à la subjectivité du délire, à

⁸ Pour saisir cette dimension on peut se référer au texte d'Erik Porge, « La présentation de malades », p. 26, chap. La façon de faire, *Littoral*, n° 17, septembre 1985, *Action du public dans la psychanalyse*.

⁹ J. Lacan, Intervention faite en 1970, à l'amphithéâtre Magnan de l'hôpital Henri Rousselle. Georges Daumézon avait invité divers spécialistes à lui faire part de leurs remarques sur le sujet du congrès de neurologie et de psychiatrie de Milan, congrès qui s'est tenu du 7 au 12 septembre 1970, sur le thème : *Apport de la psychanalyse à la sémiologie psychiatrique*. Ce rapport a été publié par Georges Benoit et Georges Daumézon, Masson et Cie-Editeurs, 1970.

¹⁰ J. Lacan, *Apport de la psychanalyse à la sémiologie psychiatrique*, op. cit.

la façon dont le sujet est pris dans le langage. Dans ce dire du patient « se joue le jeu du flou des choses, le langage est adéquat ou non¹¹ ».

Ces remarques s'appuient sur des travaux antérieurs que j'ai pu faire, mais sont surtout liées à ma participation à des présentations qui concernent des adultes et des enfants¹² dans différents lieux institutionnels.

Quels effets interroger pour nous dans le cartel lorsque nous nous engageons à notre tour dans une position de public lecteur d'un dialogue transcrit par des élèves et analysants de Lacan à partir de leurs notes ?

Dans le cartel, nous étions confrontés au un par un et collectivement au dialogue entre M. G.L. et Lacan par l'intermédiaire de la transcription que nous avons lue et relue. Les effets de lecture devant l'homme aux *paroles imposées*, il s'agit de ce symptôme pour M. G.L., nous laissaient parfois sans voix, dans le brouillard. Comment se laisser prendre à cette parole des paroles, à ce parasite parolier, à la façon dont il prend place, à la souffrance que ce dire laisse s'écouler, à cette solitude envahie, toute pleine, à cette incapacité d'être seul, à cette douleur d'exister, à cet insupportable à vivre, bref à cette dimension du réel si prégnante et poignante dans ce dialogue.

Il fallait pour chacun trouver des repères, des jalons, et un chemin pour y mettre du sien.

Pour ma part, je suis retournée à certaines questions qui tourmentaient Lacan pendant cette année 1976. J'en relève deux :

La première :

« *Comment est-ce que nous ne sentons pas tous que des paroles dont nous dépendons nous sont en quelque sorte imposées ? C'est bien en quoi ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme normal. La question est plutôt de savoir pourquoi un homme normal, dit normal ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite, que la parole est un placage, que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé. Comment y en a-t-il qui vont jusqu'à le sentir¹³ ?* »

Cette question qu'il cherche à déplier dans son séminaire à propos de l'écriture de Joyce s'articule directement avec ce que lui révèle M. G.L. à partir de l'expression *paroles imposées*.

La seconde :

Elle insiste, à la lecture des présentations qui couvrent cette période, autour de la référence borroméenne implicite qui semble guider sa recherche. Avec le nœud, Lacan tente de rendre compte de certaines figures cliniques qui constituent un aspect de la structure.

¹¹ J. Lacan, *Petit discours aux psychiatres*, inédit, 10 novembre 1967.

¹² Dans une première version, j'avais écrit « qui s'adressent à des adultes et des enfants ».

¹³ J. Lacan, *Le séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, séance du 17 février 1976, p. 95.

Il présente le nœud joycien où une consistance — l'Ego — répare la faute d'un croisement de deux consistances qui libère l'imaginaire afin de faire tenir le réel, le symbolique et l'imaginaire comme un nœud borroméen¹⁴. À propos de notre recherche, serait-il possible pour M. G.L. d'articuler les trois ronds du réel, de l'imaginaire et du symbolique ? Ces registres peuvent-ils s'entendre dans la rencontre ?

Pour déplier ces deux questions, la parole comme parasite et la prise en compte des trois dimensions, je propose de les aborder en passant par deux points essentiels du dialogue.

1. Le symptôme *paroles imposées*.
2. Le sentiment d'être *télépathe émetteur* qui double et aggrave pour M. G.L. ce symptôme *paroles imposées*.

Les « paroles imposées »

Trois semaines avant la rencontre avec M. G.L. le 24 janvier 1976, Lacan précise qu'il s'acharne pour l'instant sur un artiste qu'il a appelé *Joyce le symptôme*¹⁵. Il tente d'éclairer comment Joyce a orienté son art. Le nœud borroméen ça lui sert, ça serre, ce nœud peut se desserrer, respirer comme une sorte de poumon.

Dès sa conférence du 8 juillet 1953, Lacan posait les trois registres : Symbolique, Imaginaire, Réel. Comme parlêtre nous nous supportons du nœud borroméen. *L'au-moins trois* pose ceci : je ne suis pas fait de corps et d'âme, je suis fait d'images, l'Imaginaire, de mots, le Symbolique et d'irréductibles achoppements, le Réel. La structure exige en outre pour être spécifiée un quatrième terme qui réintroduise du distinct entre les trois, car s'ils sont équivalents comment les distinguer¹⁶.

Toujours au cours de cette conférence à Nice, Lacan revient aussi sur sa rencontre avec sa patiente qu'il a appelée Aimée, rencontrée à l'hôpital que l'on appelle psychiatrique, une folle, très patiente avec lui. Cette rencontre l'a fait glisser dans la pratique freudienne et appréhender que le savoir ça s'invente. Elle lui a expliqué toute sorte de choses et d'une certaine façon que la paranoïa ça s'invente, c'est un état normal. Après coup, avec le nœud borroméen, pour

¹⁴ *Ibidem*, séance du 11 Mai 1976, p. 152.

¹⁵ J. Lacan, Conférence « De James Joyce comme symptôme », prononcée au Centre Universitaire Méditerranéen de Nice, le 24 janvier 1976 ; la transcription de Henri Brevière avec l'aide de Joëlle Labruyère a été réalisée à partir d'un enregistrement. Inédit publié par la revue *Le Croquant* n° 28, novembre 2006. « L'analyse, c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue ». Lacan emploie cette métaphore lors de son interview à *France Culture* en juillet 1973.

¹⁶ Brigitte Lemérier reprend cette question en s'appuyant sur les dernières séances du séminaire *RSI* à propos de la nomination.

elle, il précisera : le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel ça ne faisait qu'un seul fil.

À la fin du dialogue qui nous intéresse avec M. G.L. dans le bref commentaire qui suit la présentation, Lacan ne précise rien en ce qui concerne ces trois registres à propos du nouage ou dénouage du nœud, il ne précise rien du mode d'accrochage, de l'absence de solidarité des trois ronds qui se présentent ici disjoints.

Pourtant, dans le cheminement de mes lectures à propos de cette présentation, je me suis trouvée face à différentes formulations assez complexes concernant les trois registres :

- M. G.L. traite le réel comme du symbolique ;
- un réel déshabité du symbolique ;
- tout le symbolique est réel ;
- le symbolique est réalisé, indifférencié du réel ;
- les paroles imposées font irruption dans le réel tout en créant l'imaginaire.

Comment les entendre, les déchiffrer ?

Nous sommes le 13 février 1976, Lacan dialogue avec M. G.L., jeune homme de 26 ans, ancien étudiant en sciences et en lettres. Il est hospitalisé après une tentative de suicide par médicaments déterminée par le sentiment que « tout le monde connaît sa pensée ».

Quatre jours plus tard, Lacan précise à l'auditoire de son séminaire que le vendredi précédent, à sa présentation, il a eu un cas, de folie assurément, qui a commencé par le « sinthome *paroles imposées* ».

Dans ses paroles introductives avec M. G.L., Lacan nomme MM. Czermak et Duhamel, médecins qui ont décidé de cette rencontre et qui lui ont fait part de leur inquiétude.

Il sollicite M. G.L. en lui laissant la parole.

L. : [...] Parlez-moi de vous. Je ne sais pas pourquoi je ne vous laisserais pas la parole. Ce qui vous arrive, vous le savez très bien.

M. G.L. : Je n'arrive pas à me cerner.

L. : Vous n'arrivez pas à vous cerner ? Expliquez-moi ce qui se passe.

M. G.L. : Je suis un peu disjoint au point de vue langage, disjoint au niveau du langage disjonction entre le rêve et la réalité. Il y a une équivalence entre les deux mondes dans mon imagination, et non pas une prévalence entre le monde et la réalité, ce qu'on appelle la réalité, il se fait une disjonction. Je suis constamment en train de fluer l'imaginatif.

Lacan l'interroge sur ses « paroles imposées » :

L. : Et puis quoi donc ? Ce qui se passe pour vous... qu'est-ce que vous appelez la parole que vous dites, vous — la parole imposée ?

M. G.L. : La parole imposée, c'est une émergence qui s'impose à mon intellect et qui n'a aucune signification au sens courant. Ce sont des phrases qui émergent, qui ne sont pas réflexives, qui ne sont pas déjà pensées, mais qui sont de l'ordre de l'émergence exprimant l'inconscient.

L. : Allez-y...

M. G.L. : Émergent comme si j'étais peut-être manipulé... Je ne suis pas manipulé, mais je n'arrive pas à expliquer moi-même ; j'ai beaucoup de mal à vous expliquer : j'ai du mal à cerner le problème, du mal à cerner cette émergence. Je ne sais pas comment elle vient, elle s'impose à mon cerveau, cette émergence. Cela vient d'un seul coup : « vous avez tué l'oiseau bleu »... « c'est un anarchic system »... des phrases qui n'ont aucune signification rationnelle dans le langage banal, et qui s'imposent dans mon cerveau, qui s'imposent à mon intellect...

Plusieurs fois dans la suite, il précise que ces phrases sont par moment insignifiantes. Lacan le sollicite pour qu'il donne d'autres exemples tout en lui proposant de prendre son temps. Lacan manifeste une certaine lenteur à comprendre. L'attention qu'il porte au malade se caractérise par une certaine façon de ne pas comprendre. Cette façon n'est pas feinte mais est utilisée pour mettre à l'épreuve les certitudes délirantes de celui avec qui il dialogue. À d'autres moments en soulignant un mot, en interrompant ou en répétant un début de phrase, il introduit la dimension de la hâte qui donne son relief au pari.

L. : [...] Parlons, si vous le voulez bien, plus précisément des phrases émergentes. Depuis combien de temps émergent-elles ? C'est une question qui n'est pas idiote...

M. G.L. : Non, non. Depuis que j'ai fait...on m'avait diagnostiqué en mars 1974 un délire paranoïde.

L. : Qui est-ce qui dit cela, délire paranoïde ?

M. G.L. : Un médecin, à l'époque. Et ces phrases émergentes...

L. : Pourquoi vous tournez vers M...

M. G.L. J'entendais un son et j'ai senti...

L. : Il ne se moque sûrement pas de vous. Je le connais bien...ça l'intéresse au contraire. C'est ça le bruit qu'il a fait.

M. G.L. : L'impression de compréhension intellectuelle de sa part...

L. : Oui, je pense, c'est plutôt son genre, parce que je vous dis que je le connais. D'ailleurs, je connais toutes les personnes qui sont là. On ne les aurait pas fait venir si je n'avais pas parfaitement confiance en elles. Bon, continuez.

M. G.L. : D'autre part, je pense que la parole peut faire la force du monde, en dehors des mots.

L. : Justement, tâchons de voir. Vous avez déjà parlé tout à l'heure, émis votre doctrine ; et en effet c'est une sacrée embrouille, cette histoire de ...

M. G.L. : Il y a un langage très simple que j'emploie dans la vie courante, et il y a d'autre part un langage d'influence imaginative, où je disjoins du réel des personnes qui m'entourent ; c'est cela le plus important ;

mon imagination crée un autre monde, un monde qui aurait un sens équivalent au monde dit réel, mais qui serait complètement disjoint ; les deux mondes seraient complètement disjoints. D'autre part ces phrases imposées, dans la mesure où elles émergent pour aller quelquefois agresser la personne sont des ponts entre le monde imaginatif et le monde dit réel.

Lacan tente de lui faire préciser qu'il en fait la distinction :

L. : Oui, mais enfin, il reste ceci que vous en faites, vous en maintenez parfaitement la distinction.

M. G.L. : Oui, j'en maintiens parfaitement la distinction, mais le langage, la fluence de l'imagination n'est pas du même ordre intellectuel ou spirituel que ce que je dis ; c'est un rêve, une sorte de rêve éveillé, un rêve permanent.

Plus loin dans le dialogue, M. G.L. revient sur : « C'est disjoint », il a peur de se tromper.

L. : Vous croyez que vous vous êtes trompé en répondant ?

M. G.L. : Je ne me suis pas trompé ; toute parole est force de loi, toute parole est signifiante, mais apparemment, au premier abord, elles n'ont pas un sens purement rationnel.

À propos du terme « toute parole est signifiante » il fait savoir que c'est une réflexion personnelle et poursuit sur ce monde disjoint dont il n'est pas sûr d'avoir conscience.

Il reformule comment il construit par l'imagination, le rêve, un monde au niveau de la parole, monde qu'il compare à un mini-théâtre, il en occupe le centre, il y serait metteur en scène et créateur, monde qui n'a rien à voir avec le monde réel.

« *Ce monde est muré, et je n'arrive pas à le faire passer dans la réalité quotidienne* ».

Attardons-nous sur ces *paroles imposées* :

Ces *paroles imposées*, « paroles parasites ou émergentes », font irruption, viennent en riposte, en opposition à sa pensée, la contrariant sans qu'il puisse s'y reconnaître. Elles s'imposent en « flash », elles « pulsent », elles arrivent « en rafales » et sont ressassées. Elles traitent essentiellement de mort, de viol, elles injurient. Elles sont énigmatiques : « *Ces voix n'ont aucune logique entre elles, c'est peut-être mon imagination qui est disloquée* ».

Lacan lui demande pourquoi il appelle cela des voix ;

M. G.L. : Je les entends intérieurement, j'entends des voix qui sont des sons réels mais je n'arrive pas à décrypter au point de vue du sens et c'est, dans ma tête, mon imagination qui code ça.

Elles sont parfois néologiques, énigmatiques, ce sont des lambeaux de phrases.

Voici quelques exemples :

Ils veulent me monarchiser l'intellect,

*Sale ostrogodus de l'intellect,
Une sorte de déchet humain,
Il a de beaux seins l'oiseau gris,
Sale juiverie guerrière,
Ils ont voulu m'assassiner,
J'ai été violé,
C'est anarchic system.*

Ces *paroles imposées*, vides de sens, M. G.L. éprouvait la nécessité de les compléter, de pallier cette irruption agressive par un *complément de phrases*. Il précise : « *Ce ne serait pas imposé si j'avais un dialogue intérieur avec moi-même... Ça a un aspect de parole dans la mesure où c'est construit comme un discours, comme je vous parle. Je ne rends pas logique des visions, ce sont des paroles que j'entends dans mon cerveau... et puis ce n'est pas réfléchi... ça vient d'un seul coup, il y a des phrases parasites qui viennent se greffer.*

... *Il y a aussi une sorte de balancement. Avec le médecin qui s'appelle Mr. D, j'ai une phrase imposée qui dit : « Mr. D. est gentil », et j'ai ensuite un balancement de phrase qui est de moi, une réflexion, une disjonction entre une phrase imposée et une phrase de moi, une **phrase réflexive**. Je dis : « mais moi, je suis fou ». Je dis : « Mr. D. est gentil » (phrase imposée)... « mais moi, je suis fou » (phrase réflexive). »*

Le caractère de parasite, de chancre de la parole est là. M. G.L. parle cette torture du langage et nous y confronte. « Les choses se gâtent, quand on passe de l'homme habitant dans le verbe à l'homme habité par le verbe, alors là ! C'est là que commence la torture¹⁷. »

« *Il faut que je réagisse. On est prisonnier des mots, c'est atroce... Je ne sais pas comment faire avec toutes ces phrases qui m'assaillent, quand je lis, elles viennent aussi.*¹⁸ »

À propos de ces phrases qu'il qualifie de *réflexives*, Lacan lui fait remarquer qu'il introduit sa réflexion par un **mais**, exemple : « *Ils veulent me monarchiser l'intellect "mais" la royauté est vaincue* », c'est une réflexion.

En effet, les *phrases réflexives* accrochent la signification au moyen du « mais ». M. G.L. s'en reconnaît l'auteur, elles comblent le vide que les paroles imposées suscitent et leur donne un prolongement achevé.

Exemple : « *Ils veulent me tuer l'oiseau bleu **mais** l'amour n'est pas mort* »,

« *ils vont se moquer de moi les oiseaux bleus **mais** la raillerie n'est pas niaise* »,

¹⁷ François Balmès, « L'inconscient problème », « L'homme pris et torturé par le langage », 13 décembre 2003, Document de travail établi dans le cadre de son séminaire.

¹⁸ M. Czermak, « L'homme aux paroles imposées », *Patronymies*, Paris, Masson, juin 1998, p. 124.

« *sale assassinat politique mais la vertu deviendra triomphante.* »

La conjonction « mais » qui introduit cette réponse indique le désaccord, la discordance, la récusation, la réserve. Il y manifeste une tentative de reconstruction. Après avoir été offert à l'intrusion totale et annihilante du grand Autre, peut-être s'attache-t-il à lutter contre l'occupation et la dévitalisation de son être. Comment faire avec ce discours de l'Autre qui lui est imposé, avec cette intrusion de l'Autre absolu qui démolit l'architecture signifiante et corporelle du sujet, qui lui impose de dessiner d'autres plans¹⁹ ?

Dans ces phrases faites de « paroles imposées » et de « phrases réflexives » une première proposition énigmatique, apparaît un pur signifiant imposé, dépourvu de toute signification, et une seconde proposition réfléchie arrive, où se réintroduit une signification palliative. « Signifiant imposé et signification, disjoints, dédoublés dans ces phrases, se courent après sans jamais se rejoindre... Ainsi, une de ces propositions apparaît dans le réel, l'autre participe du symbolique qu'elle s'essaye à reconstituer en s'accrochant au réel par ce *pont* caractéristique de la conjonction **mais** qui, en l'occasion, fait valoir la disjonction des consistances qu'elle vise à nouer²⁰ ».

À un autre moment du dialogue, Lacan revient sur une homophonie essentielle pour questionner le poids des mots.

L. : Bon. Allons, tâchez quand même de revenir. Sale assassinat politique. Pourquoi ces assassinats ?

M. G.L. : Non, assassinat politique ; il y a assistanat politique et il y a assassinat.

L. : L'assistanat et l'assassinat, vous en faites la différence, ou bien tout cela est-il équivoque ?

M. G.L. : équivoque,

L. : C'est équivoque ?

Mr. L. : Je n'arrive pas à...

L. : À débrouiller l'assistanat de l'assassinat. De quand date cette embrouille que j'appellerais comme ça sonore ?

Cela glisse l'un sur l'autre, ce mot est formé par la contraction entre assassinat et assistanat, les mots ne prennent pas leur poids. Les mots sont coupés de leur signification autant que de leur référent, ils perdent leur qualité signifiante sont réduits à l'état de chose, de simple matière sonore. « [...] on voit

¹⁹ Je fais ici référence à un précédent travail : « Stabibat », *La clinique en question, Essaim*, n° 15, novembre 2005.

²⁰ M. Czermak, « L'homme aux paroles imposées », *Patronymies, op. cit.*, 1998, p. 128. Il est aussi possible de consulter l'Entretien entre Marcel Czermak et Pierre-Christophe Cathelineau, à propos de « L'homme aux paroles imposées », *La revue lacanienne*, n° 6, mars 2010, « Les implications cliniques du nœud borroméen », p. 67.

bien là que le signifiant se réduit à ce qu'il est, à l'équivoque, à une torsion de voix²¹. »

« L'équivoque malaxe le signifiant, le signifiant produit des néologismes à la pelle. *Le symbolique est réalisé, indifférencié du réel*²². » Cette affirmation rejoint ce que Lacan énonce du concept de forclusion dans sa différence avec le refoulement, ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel.

Exister dans le symbolique et exister dans le réel sont deux choses bien différentes. Exister dans le symbolique par l'opération du signifiant, ça suppose la production *d'un vide*. C'est là que vient l'évocation du schizophrène :

Dans l'ordre symbolique, les vides sont aussi signifiants que les pleins ; il semble bien, à entendre Freud aujourd'hui, que ce soit la béance d'un vide qui constitue le premier pas de tout son mouvement dialectique.

C'est bien ce qui explique, semble-t-il, l'insistance que met le schizophrène à réitérer ce pas. En vain, puisque pour lui tout *le symbolique est réel*²³.

Nous sommes très près de la formule freudienne selon laquelle les mots sont traités comme des choses. Le mot a perdu son pouvoir métaphorique ; ce trou dans le symbolique est impossible en ce qui concerne M. G.L. « C'est que l'accès au symbolique suppose plus que l'apprentissage de la langue, il suppose l'effet de vidage sur le réel du vivant, que produit la promotion d'un signifiant²⁴. »

À propos de M. G.L., Michel Bousseyroux propose une mise en continuité du rond du réel et du rond du symbolique sur le nœud RSI.

C'est un sujet pour qui le symbolique ce n'est pas du semblant, s'il sait distinguer le réel et l'imaginaire, il ne distingue pas le réel et la pensée, pas le réel et le langage, pas le réel et le symbolique²⁵.

Dans le commentaire qui fait suite à la présentation, Lacan énumère ces trois registres et y juxtapose les *paroles imposées*.

Ça c'est une psychose lacanienne — je reviendrai sur l'emploi de ce terme — vraiment caractérisée. Ces *paroles imposées*, l'imaginaire, le symbolique et le réel. C'est même en quoi je ne suis pas très optimiste pour ce garçon.

Le sentiment d'être « télépathe émetteur »

Lacan se dit inquiet quant à ce sentiment, les *paroles imposées* se sont aggravées, il pose dans la discussion que ce sentiment que M. G.L. appelle

²¹ J. Lacan, séminaire, *Le sinthome*, op. cit. p. 95.

²² J.-G. Godin, « Avec le nœud borroméen », *Carnets de l'EPSF*, n° 79, 2011, p. 19.

²³ J. Lacan, « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « *Verneinung* » de Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 392.

²⁴ C. Soler, *L'inconscient à ciel ouvert de la psychose*, Psychanalyse et &, 2008, p. 118.

²⁵ M. Bousseyroux, *Variétés différentiables de la psychose, la schizophrénie. La paraphrénie*. Intervention au Collège clinique psychanalytique sud-ouest, 15 mai 2004, Toulouse, Mensuel n° 2.

télépathie est un pas de plus. M. G.L. n'est pas seulement averti de choses qui arrivent aux autres, c'est que tout le monde était averti de ce qu'il se formulait lui-même, à part lui, à savoir ses réflexions les plus intimes, et tout à fait spécialement les réflexions comme nous l'avons dit, qui lui venaient en marge des fameuses *paroles imposées*.

Citons quelques passages du dialogue sur ce point :

L. : Justement. Nous n'avons pas encore abordé ce mot. Qu'est-ce que c'est que la télépathie ?

M. G.L. : C'est la transmission de pensée. Je suis télépathe émetteur.

L. : Vous êtes émetteur ?

M. G.L. : Peut-être ne m'entendez-vous pas.

L. : Non, je vous entends très bien. Vous êtes un émetteur télépathique. En général, la télépathie c'est de l'ordre de la réception, non ? la télépathie, c'est quelque chose qui vous avertit de ce qui est arrivé ?

M. G.L. : Non, ça c'est de la voyance. La télépathie, c'est la transmission de pensée.

L. : Alors, à qui transmettez-vous ? à qui, par exemple ?

M. G.L. : Je ne transmets aucun message à personne. Ce qui me passe à travers mon cerveau, c'est entendu par certains télépathes récepteurs. Je ne sais pas si...

L. : Par exemple, est-ce que moi, je suis récepteur ?

M. G.L. : Je ne sais pas, je ne sais pas, parce que ...

L. : Je ne suis pas très récepteur, puisque je manifeste que je patauge dans votre système. Les questions que je vous ai posées prouvent que c'était justement de vous que je désirais vos explications. Je n'ai donc pas reçu tout ce que comporte ce que nous appellerons provisoirement votre monde.

Lacan tente de faire contrepoids à l'emprise du parasitage, c'est une façon de se régler sur un au-delà possible de la parole du malade, qui ferait butée à son envahissement proliférant.

M. G.L. : J'étais très dépressif. J'étais déjà très angoissé de savoir que certaines personnes peuvent percevoir certaines de vos pensées ou certains de vos phantasmes, plus ou moins baroques. J'écoutais en même temps la radio, et je racontais des choses un peu insignifiantes et banales, et à la radio j'ai eu l'impression aussi qu'on m'entendait qu'on se moquait de moi. J'étais vraiment au bout du rouleau, parce que depuis un certain temps, à cause de cette télépathie, j'avais d'autres voisins injuriés qui me regardaient de travers, et d'un seul coup, j'ai eu envie de me suicider, et j'ai pris...

L. : Non mais... qu'est-ce ça résout, ça de vous suicider ?

M. G.L. : C'est une échappée... pour échapper à mon angoisse. Alors qu'intellectuellement, j'étais contre l'esprit suicidaire. J'avais une phrase : « la vie en tant que moyen de connaissance ». À tous les moments de désespoir que j'ai eus depuis que je suis malade, à quinze ans, j'ai toujours cette phrase qui me

revenait : « Si je meurs, il y a des choses que je ne peux pas connaître ». Je crois à la réincarnation, mais je ne crois pas au paradis.

Il précise à Lacan qu'il a acheté les œuvres complètes d'Artaud et qu'à 20 ans il a eu l'impression qu'il était la réincarnation d'Artaud.

Plus loin vers la fin de la rencontre, Lacan lui demande ce qu'il va faire maintenant.

M. G.L. : Je vais continuer à essayer de me soigner...

L. : Vous êtes pour l'instant travaillant nulle part.

M. G.L. : Je ne travaille pas, non.

L. : Comment envisagez-vous... Pinel, il faut quand même un jour en sortir. Comment envisagez-vous de reprendre ?

M. G.L. : Si je réussis à me désangoisser, à trouver une possibilité de dialogue... il y aura toujours ce phénomène de télépathie qui me nuira, parce que je ne pourrai pas agir, toutes mes actions seront aussitôt reconnues par télépathie par ceux qui m'entendent, sans m'entendre même... je ne pourrai pas vivre dans la société tant que cette télépathie existera, parce que je ne pourrai pas vivre dans la vie sociale, dans le courant social, sans être prisonnier de cette télépathie. Parce que les gens entendent mes pensées, je ne pourrai pas avoir un travail, dans la vie courante, ce n'est pas possible. Ce qui me torture le plus....

L. : Cela va un peu mieux depuis quand ?

M. G.L. : Depuis une quinzaine de jours. J'ai eu de nombreux entretiens avec Mr C et Mr. D ; cela m'a un peu débloqué. Mais du fait que mon jardin secret est perçu par certaines personnes, que mes pensées et que mes réflexions sont...

L. : Votre jardin secret, c'est le cercle solitaire?

À la fin de l'entretien Lacan lui précise qu'il serait content d'avoir quelques échantillons...

De mes écrits ? interroge M. G.L., puis Lacan le quitte en posant qu'ils se reverront dans quelques jours.

M. G.L. exprime comment il se trouve sans le secours du secret, son *jardin secret* est perçu par certaines personnes. Qu'il y ait du secret, (*secretus* : séparé, à part) est la condition de la parole du sujet soumis à la loi de l'Autre. C'est du lieu même de cette séparation que le sujet est causé. De ne pas pouvoir se séparer de la parole de l'Autre, le sujet peut en mourir.

Si l'on suit Freud²⁶ sur l'approche du délire comme tentative de guérison, voire une construction, M. G.L. ne parvient pas à construire un délire qui édifierait une bâtisse, un abri protecteur où les idées, les voix pourraient cesser de traverser les murs. En fin d'entretien, il confie à Lacan que par moments : « il a eu l'idée que ses phrases émergentes étaient comme des

²⁶ S. Freud, « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 278.

questions qu'on lui posait et qu'il devait y répondre pour sauver la France du fascisme », mais ce début de délire de mission n'a pas tenu. La télépathie, les paroles imposées arrivent au moment du délire paranoïde, « *il voulait combattre les fascistes par la pensée* ».

Cette sensation d'être observé provoque son désespoir. À la fin de la rencontre, Lacan précise : « C'est très spécifiquement ce sentiment d'être aperçu qui me désespère », il prolonge son commentaire dans le séminaire : « Il était donc comme il s'exprime, *télépathe émetteur*. Autrement dit, il n'avait plus de secret, plus rien de réservé. C'est cela même qui lui avait fait commettre une tentative d'en finir, ce que l'on appelle une tentative de suicide qui était aussi bien ce pourquoi il était là, et ce pourquoi j'avais en somme à m'intéresser à lui²⁷. »

Dans la suite, Lacan établit un pont entre Joyce et M. G.L. à partir de la parole imposée et de la télépathie. Il évoque Lucia, la fille de Joyce que celui-ci disait télépathe pour la défendre farouchement contre les médecins qui affirmaient qu'elle était schizophrène. Il est saisissant que Joyce lui attribue cette vertu sur un certain nombre de signes ; qu'en particulier, il se dise informé par elle de tout ce qui arrive à un certain nombre de gens ; pour elle ces gens n'ont pas de secrets. Joyce attribue à sa fille quelque chose qui serait dans le prolongement de son propre symptôme²⁸.

En rapprochant la façon dont la parole s'impose à Mr. G.L. et le rapport de Joyce à la parole, Lacan avance : « À l'endroit de la parole, on ne peut pas dire que quelque chose n'était pas, à Joyce, imposé. » Cette parole se décompose, se brise, se déforme, « au point qu'il finit par dissoudre le langage même ». Il reste ambigu de savoir s'il s'agit pour Joyce de se libérer du parasite parolier ou au contraire de se laisser envahir par les propriétés d'ordre essentiellement phonémique de la parole, par la polyphonie de la parole²⁹ ».

Nous percevons bien là, que pour Lacan, la contingence de la rencontre clinique vient infléchir son questionnement dans le séminaire et inversement avec le patient et le commentaire qu'il fait.

Le patronyme de M. G.L. est transformé, voire inventé selon les versions, bien sûr en raison du secret à observer lorsque la clinique est en jeu. Mais nous avons aussi émis l'hypothèse que ces incidences n'étaient pas sans lien avec la manière dont M. G.L. se trouve aux prises avec son nom propre.

Cette brisure, cette décomposition, cette transformation du nom, de l'identité phonatoire, nous y avons été confrontés d'emblée dans le cartel en

²⁷ J. Lacan, séminaire *Le sinthome*, op. cit., p. 96.

²⁸ Cécile Drouet déplie dans son travail sous le titre « Son nom de *Djoytsch* », les relations entre Joyce et Lucia pour aborder les rapports chez Joyce entre cette imposition de la parole et son écriture.

²⁹ J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., p. 97.

recherchant les différentes transcriptions de ce dialogue entre M. G.L. et Lacan. Ainsi dans la transcription parue dans la revue *Le Discours Psychanalytique*³⁰, les transcripteurs signalent que le nom qui apparaît a été construit pour permettre des jeux équivalents à ceux que l'intéressé faisait avec son patronyme. Nommons-le Gérard Lumeroy, geai – rare – lume – roy.

Dans la transcription à laquelle je me réfère, son nom propre est transcrit.

Dans les versions, anglaise et espagnole, il est nommé : Monsieur Primeau, construction à partir d'une déconstruction.

Dès le début de l'entretien Lacan lui propose :

L. : « Parlez-moi de votre nom, parce que G.L. ce n'est pas...

M. G.L. : Oui, j'avais décomposé, j'avais retrouvé avant de connaître Raymond Roussel... j'étais en maths supérieures...je m'intéressais aux faits physiques et on a beaucoup parlé de couches et sous-couches intellectuelles. Le rapprochement avec le langage, le langage pourrait présenter des couches et des sous-couches. Par exemple, sur mon nom, j'avais décomposé mon nom en geai (un oiseau), rare (la rareté).

L. : geai rare...

M. G.L. : j'avais morcelé mon nom pour créer [...] le geai rare c'est dans le monde imaginaire.

Cette décomposition du nom propre en nom commun l'introduit dans un monde imaginaire, en l'occurrence « à un monde d'oiseau rare » dont le caquetage lui rebattait tant les oreilles. Ce qu'il précisait dans les entretiens avec le médecin.

Il tente d'éclairer que cette procédure langagière de création par la transformation du nom propre en nom commun vient combler, faire bouchon dès que le patronyme produit du trou, du manque. À propos des couches et des sous-couches du langage M. Czermak précise que M. G.L. en avait fait une théorie unitaire de l'univers :

La discontinuité ne peut pas exister, autrement tout s'écroule... tout est influence, continuité, sans temps mort. Si jamais il y avait un trou dans l'univers, ce dernier se désintégrerait en s'y engouffrant³¹.

Comme je l'ai précisé dans ma présentation, je reviens au commentaire de Lacan à propos du terme de *psychose lacanienne* qui renvoie à des circonstances contingentes.

La psychose lacanienne, c'est un bon mot de Lacan qu'il a repris à Georges Daumézon. Son intérêt c'est qu'il nous montre quel a été l'apport

³⁰ *Le Discours psychanalytique*, n° 7, 1992, p. 55-92.

³¹ M. Czermak, *Patronymies*, *op. cit.*, p. 132, mémoire déposé à l'Académie des sciences en une page recto-verso par M. G.L., à la quête d'un langage d'une théorie unitaire de l'univers.

spécifique ou personnel de Lacan sur cette question de la psychose, mais surtout l'anecdote indique une certaine difficulté que nous avons vis-à-vis de tout ce que Lacan nous a proposé, suggéré, transmis sur ces questions. Comment y faire référence en y mettant du nôtre ?

Voici le contexte dans lequel ce bon mot a surgi, en rapport avec un aspect important de la présentation, puisque cet aspect concerne l'adresse du patient dans le cadre de ce dispositif.

Cette question d'adresse concerne d'abord le consultant, le ou les médecins et soignants, engagés dans un transfert avec ce patient dans le cadre de l'hôpital, et comme le précise Françoise Gorog, la question du bénéfice du malade est tout à fait liée à celle du transfert de la personne qui veut présenter le malade : si celle-ci a une demande envers celui qui va faire la présentation, le patient sent immédiatement que son thérapeute a l'espoir — peut-être à tort d'ailleurs — que cela va apporter quelque chose pour lui. L'intérêt pour l'interne, le psychiatre, le psychologue qui propose un patient c'est de le faire à la présentation d'un psychanalyste. Éric Laurent quant à lui insiste sur le croisement entre ces phénomènes transférentiels, le transfert de celui qui présente le patient au psychanalyste et celui d'une partie du public à ce même psychanalyste à un titre ou à un autre³². Guy Clastres approche l'idée qu'il y a enseignement pour celui qui fait la présentation qui se mesure parfois dans l'après-coup, au moment où les personnes qui ont assisté se mettent à parler de ce qui s'est passé. Le malade enseigne quelque chose. À quel type d'enseignement avons-nous affaire ? De quel savoir s'agit-il ? La présentation est chaque fois comme un pari : cette rencontre avec quelqu'un, on ne sait jamais comment on va s'en tirer.

En ce qui concerne M. G.L., Marcel Czermak, médecin adjoint à Sainte-Anne, précise la question qui l'a conduit lui et son collègue à proposer cet entretien, ce qui a fait surgir le bon mot.

Pris lui-même dans un transfert à Lacan, il lui fait part de l'embarras dans lequel il se trouve. À partir des entretiens réguliers avec M. G.L. depuis 1974, il repère que les paroles imposées s'apaisent, mais continuent à alimenter l'autre monde imaginaire, à normer sa psychose.

Je faisais part à Lacan que l'effet du transfert dans le dialogue n'avait abouti qu'à épurer la psychose. N'ayant jamais rencontré de cas de ce type, n'en trouvant pas de trace dans les publications et traités, j'en avais parlé à Georges Daumézon dont j'étais l'adjoint. [...] Il avait manifesté le scepticisme qui lui était cher, me disant : « Comme vous êtes lacanien, vous l'avez induit il est bien connu que les patients parlent le langage de leur analyste vous avez fabriqué une psychose lacanienne.

Il fait part de cette remarque à Lacan en présence de Lucien Israël.

³² On peut à ce propos se reporter à l'article : « Les présentations de malades : bon usage et faux problèmes », table ronde (G. Clastres, F. Gorog, J.-J. Gorog, E. Laurent, F. Schreiber), *Analytica*, vol. 37, 1984.

À la fin de l'entretien, voici ce que Lacan avait formulé :

Quand on entre dans le détail, on voit que les travaux finis qui sont écrits dans les traités classiques ne disent pas la question. J'avais quelqu'un que j'avais examiné je ne sais quand, il y a un mois, quelqu'un à propos de qui on avait parlé de *psychose freudienne*. Là, poursuit M. Czermak, Lacan s'était tourné vers moi le sourire aux lèvres et m'a dit : c'est *une psychose lacanienne*, enfin vraiment caractérisée... C'est quand même un tableau comme on n'en trouve pas de décrits, qu'on ne trouve pas chez les bons cliniciens comme Chaslin.

Voici donc l'origine de ce terme de *psychose lacanienne*.

Il me semble important de relever dans la discussion qui suit le dialogue entre M. G.L. et Lacan, le *vraiment caractérisée* faisant suite au terme de *psychose lacanienne*.

La psychose lacanienne comme entité clinique n'existe pas. Ce qui caractérise la psychose au sens de Lacan, à ce moment, c'est le symptôme *paroles imposées*. Ce parasite parolier des paroles imposées, Lacan nous invite à le lire avec les catégories de RSI. Le nœud ça sert, comme parlêtre nous nous supportons de lui. La nécessité d'un quatrième rond ou pas vient nouer ou nommer.

À nous d'inventer avec cela, comme certains travaux de la journée clinique à Aix ont tenté d'en témoigner au mois de mai. Il m'est apparu au cours de cette journée, que des fils se tissaient à partir de cette question que nous pose la psychose dans ses différentes figures cliniques, en lien avec les trois registres RSI, le nœud borroméen et le mode sous lequel le quatrième peut se présenter : erreur, suppléance, réparation ou absence de réparation.

Lacan nous propose, comme nous l'a dit Jean François, de considérer que la topologie est « cette étoffe dans laquelle le psychanalyste taille le sujet de l'opération psychanalytique. »,

La clinique psychanalytique nous positionne en permanence sur une faille ouverte, faille où « l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme limite de sa liberté³³. »

Le désir de l'analyste se soutient de cette faille. Elle ne cesse pas de ne pas cesser d'être là.

Je termine par une phrase de Tosquelles, que j'ai saisie au vol dans le film réalisé par Philippe Borel, intitulé : *Un monde sans fous ?*

« Sans la reconnaissance de la valeur humaine de la folie, c'est l'homme même qui disparaît. »

³³ J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits, op. cit.*, p. 176.